

Voyage dans le temps et l'espace

*Œuvres du compositeur italien Ludovico Einaudi**

De nos jours, la musique contemporaine est conçue par la majeure partie des personnes comme étant incompréhensible et désagréable à écouter. Au cas où ce point de vue serait acceptable, il n'en demeure pas moins que les œuvres de Ludovico Einaudi constituent une exception à ce cliché. En effet, à la première écoute cette musique s'offre à l'auditeur en lui apportant tant de sensations nouvelles que la difficulté qui se pose est de les traduire en mots.

Ce jeune auteur italien, né à Turin en 1955, a fait ses études avec les compositeurs Azio Corghi et Luciano Berio. Sa particularité réside dans son langage éclectique et multi-média. Précisément, cette musique nous fait ressentir de fortes sensations ; par exemple, le ballet *Time Out* (partition et disque compact Ricordi 1988) est riche en suggestions diverses : musique de discothèque, lumières psychédélics, mouvements de danse qui se rapprochent bien plus du rock and roll que du classique, et d'autres vagues atmosphères de jazz. *Time Out* est un voyage dans le temps, qui s'ouvre et se conclut par deux poèmes en anglais de Andrea De Carlo. Le premier, *Before*, nous explique « l'occasion » fortuite (on pourrait se souvenir de Montale à ce propos) offerte par la pluie, c'est-à-dire un événement étrange et nouveau qui rend impossible la distinction des contraires et devient la cause de l'arrêt du temps. Ce voyage dans le temps et hors du temps se déroule en plusieurs étapes : Einaudi construit son œuvre en enchaînant seize courts morceaux, lents ou rapides, d'ensemble ou solistiques, rythmiques ou mélodiques, agressifs ou élegiaques. *Time Out* se conclut par un autre poème, *After*, qui est le souvenir de tout ce qu'on a recueilli et perdu pendant le voyage.

Encore des sensations dans *Stanze* pour harpe seule, sensations cette fois tout à fait intimes. La harpe solitaire parcourt ces seize « Pièces », ces seize espaces intérieurs et elle y trouve chaque fois des variations différentes sur le thème du contact, dans le sens physique du terme. On peut avoir l'impression, à la première écoute, que cette musique fut inspirée par des impressions tactiles et qu'elle produit une sorte de massage des oreilles et du corps. Les différents « attouchements » correspondent à des variations de l'écriture musicale : ici une conception essentiellement rythmique, là des notes isolées sur un fond d'arpèges assez uniforme, parfois une mélodie qui cherche son chemin avec timidité et stupéfaction, quelquefois un accord, un écho qui confèrent une atmosphère enchantée à une idée très simple. Les sensations tactiles dont on a parlé n'ont pas, à mon humble avis, une dimension érotique, mais plutôt une délicatesse, un enchantement presque

enfantin, qui donne un charme magique et rêveur au matériel musical en soi-même élémentaire et, dirait-on, improvisé. Un compliment enfin à Cecilia Chailly qui « touche » sa harpe jusqu'à se confondre avec elle.

Le dernier ouvrage de Ludovico Einaudi est le ballet *Salgari* (partition et disque compact Ricordi 1995), inspiré par l'écrivain de romans d'aventure, qui s'est suicidé en 1911. On retrouve la dimension collective du précédent ballet *Time Out*, enrichie par une recherche de l'exotisme obtenue par l'utilisation particulière des instruments. L'orchestre est constitué d'instruments pour la plupart traditionnels, non asiatiques ; cependant le résultat sonore d'ensemble, surtout à cause de l'emploi des instruments à vent, nous suggère une atmosphère d'aventure au cœur de la jungle, pleine de végétation et d'animaux inconnus, de couleurs et de parfums exotiques. Même le piano, l'instrument occidental par excellence, est le protagoniste d'un morceau de *Salgari*, *Realtà 1* : deux pianos évoquent d'abord de vastes étendues à peine caressées par le vent, un climat apaisant obtenu par un doux ostinato et de longues gammes ascendantes, puis suit une partie violente et sauvage, composée sur un ostinato « à la Bartók », enfin la partie initiale revient et donne au morceau une forme tripartite. Avec *Salgari*, le compositeur ne nous donne pas la description fidèle et réaliste de ces terres lointaines : comme l'écrivain qui parlait de la Malaisie tout en restant enfermé dans sa chambre, le musicien nous donne un souvenir de fantaisie de ce monde asiatique à travers l'écho de ses harmonies et de ses poèmes (des textes de Salgari, Tagore et Charles Duke jr., sont récités et chantés – dans ce dernier cas, les voix du chœur se mêlent à l'orchestre, tels des instruments). Avec *Salgari*, Einaudi déploie une grande variété expressive, qui va de la violence tribale au charme sensuel, par exemple dans *Jungla 7* (encore une fois, la harpe de Cecilia Chailly, soutenue par un ostinato des instruments à vent). Variétés de sensations, parce que, comme on l'a déjà remarqué, la créativité d'Einaudi déborde du domaine strictement musical pour se faire image, danse, lumière, couleur, parfum, toucher. On pourrait conclure en relevant qu'un des leitmotivs de Ludovico Einaudi est le thème du voyage : le voyage dans le temps de *Time Out*, dans l'espace de *Stanze* et je dirais même dans le temps et l'espace, c'est-à-dire dans l'imagination dans *Salgari*. Voyage à étapes et circulaire, parce qu'à la fin, on entend de nouveau le thème initial, comme si on revenait au point d'où l'on est parti.

Laura Bolognesi

* *Time Out. Un viaggio nel tempo*, testo di Andrea De Carlo, D. Ezralow, J. Hampton, S. Lehner, A. Roland (voci), Orchestra «Carme», L. Einaudi (pianoforte e direzione), R. Rivolta, A. Romani (flauto), D.D. Ciacci (oboe), V. Canonico (clarinetto), C. Pascoli (sax), O. Meana

(fagotto), A. Borroni (corno), G. Bodanza (tromba), G. Corsini (trombone), M. Ben Omar (percussioni), A. Golino (batteria), G. Cocilovo (chitarra elettrica), M. Scano (violoncello); CD Ricordi CRMCD 1011 – *Stanze*; Cecilia Chailly (arpa); CD Ricordi CRMCD 1025
– *Salgari*, testi di E. Salgari, R. Tagore, Ch. Duke jr.; M. Sengupta (voce recitante), C. Paltrinieri (voce), N. Hackett, L. Francia, L. Fegali (coro), R. Rivolta, E. Galante (flauto), M. Arcari (oboe), P. Beltramini (clarinetto), G. Hoffer (corno), D. Morselli (tromba), A. Frigerio (trombone), M. Dolci (tuba), C. Chailly (arpa), M. Fedrigotti, C. Rigamonti (pianoforte), C. Boccadoro, L. Gusella (percussioni), Il Quartettone, L. Einaudi (direzione); CD Ricordi CRMCD 1035

Bonheur dégoupillé et tranes de lumière

Jean-Marc Singier : « *Tohu-bohu d'intrus* » (1992), « *Zombres-Blabaïka-Ballérinabulle* » (1989-1990), « *Bouts-rimés burinés* » (1983), « *Traces, et strettes, en strates,...* en strophes » (1989), « *A gogo, de guingois* » (1989), « *S'immiscement, en phases, en lice, en files, pêle-mêle* » (1994), « *Blocs, en vrac, de bric et de broc* » (1993); *Ensemble Fa, Dominique My (direction)*; *Accord/Una Corda* 202762

Allain Gaussin : « *Irisation-Rituel* » (1980) pour soprano, flûte et orchestre, « *Arcane* » (1981-1986) pour piano, « *Camaïeux* » (1983) pour ensemble électronique; Irène Jarsky (soprano), Pierre-Yves Artaud (flûte), *Nouvel Orchestre philharmonique de Radio-France, Peter Eötvös (dir.)*; Jay Gottlieb (piano); *Ensemble d'instruments électroniques de l'Itinéraire, Yves Prin (dir.)*; *Salabert/Harmonia Mundi SCD 9410*

Il est réconfortant que des compositeurs français existent, qui ne sont pas les vassaux sans âme ou les laborieux tâcherons de l'esthétique boulézienne. Jean-Marc Singier, par exemple, 41 ans, est un étincelant bidouilleur de bric-à-brac sonore. Sa musique, en effet, gorgée de rythmes surprenants, est mitonnée avec une minutieuse minutie (tout gît dans le détail ; voir ses titres). Exempte des deux esthétiques à la mode, l'avachissement néotonal et la tendinite algorithmique, elle reflète le plaisir de l'être tout entier jouissant de lui-même. Jean-Marc Singier, c'est la vie qui se dégoupille, qui déborde, celle qui vous entre à vif dans les chairs, leur communique une euphorie sans pareille. Il n'est que de savourer ses cabriolets lexicaux, et l'on comprend son amour de Rabelais, Arcimboldo, Bosch, Tinguely, Michaux ou des grandes épopées du théâtre balinaï et du kathakali indien. Mais attention ! ce savant baroquage, ce bazar d'élucubrations phonétiques, si on les réécoute, petit à petit nous prennent par un étrange resserrement. Comme pour toute œuvre digne de ce nom, écrivait Diderot, une fois la clarté faite, le mystère resurgit, plus